

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Naissance d'un écrivain

Marcel Olscamp, *Le fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*, Montréal, Fides, 1997, 430 p.

Michel Gaulin

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Productions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gaulin, M. (1998). Naissance d'un écrivain / Marcel Olscamp, *Le fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1949. Genèse intellectuelle d'un écrivain*, Montréal, Fides, 1997, 430 p. *Lettres québécoises*, (90), 55-56.

# Naissance d'un écrivain

Un remarquable récit d'« enquébécoisement ».

BIOGRAPHIE  
Michel Gaulin

**R**IEN N'EST PLUS FASCINANT que de reconstituer, *a posteriori*, le processus qui a conduit tel grand écrivain à l'écriture et d'arriver ainsi à comprendre ce qui a donné à son œuvre sa forme caractéristique et singulière. C'est justement la fonction des bonnes biographies d'écrivains que de mettre au jour le jeu des forces obscures qui ont contribué à la genèse de l'œuvre. À cet égard, Jacques Ferron représentait pour un biographe éventuel un sujet de choix, non seulement par le caractère si manifestement autobiographique de son œuvre, mais plus encore peut-être par les ruptures et les retournements de toutes sortes dont la vie donnait l'évidence et qui devaient se traduire, dans l'œuvre, par des phénomènes d'occultation et de déplacement dont une critique attentive avait déjà commencé à débusquer les mécanismes et l'ingéniosité.

Avec *Le fils du notaire*, Marcel Olscamp donne un récit — et une explication — en tous points remarquables de la première moitié de la vie de Ferron, celle qui ouvre enfin la voie à la carrière d'écrivain en cette année charnière de 1949 qui marque à la fois son retour de Gaspésie et la publication de sa première œuvre (*L'ogre*). Ce n'est qu'alors que s'amorce la sédentarisation dans la région montréalaise, où Ferron passera le reste de sa vie, et où l'exercice de la médecine et la pratique de l'écriture devaient trouver un *modus vivendi* au sein duquel la littérature occuperait désormais la place dominante. L'histoire que raconte Olscamp est celle d'une sorte d'« enquébécoisement » — ce que Ferron lui-même désignait par le terme « enquébécoisement » —, en somme d'un « déclasserment volontaire et assumé » (p. 395) qui allait le conduire, lui, fils de notable, à « redescendre l'échelle sociale » (*ibid.*), comme beaucoup de ses personnages, pour prendre le parti des faibles et des plus démunis.

## Les deux côtés des choses

La première partie de la vie de Ferron est en effet marquée, à répétition, par une série de déchirements qui entraîneront une longue hésitation sur la voie à suivre : déchirement entre le côté maternel de sa famille (les Caron), plus « aristocratique », plus lettré, et le côté paternel, plus terre à terre, plus truculent, davantage axé sur l'oralité ; entre l'honorabilité propre à la classe des notables dans une petite ville de province et l'attrance des quartiers pauvres, des « petits villages » un peu louches vivant dans une coexistence malaisée avec le « gros village » ; entre un idéal esthétique et littéraire, enfin, tout inspiré par la France et, d'autre part, les appels pressentis comme trop limitatifs d'un régionalisme à forte saveur nationaliste. Si bien que l'accès à l'écriture ne s'accomplira qu'à travers une difficile réconciliation de ces ten-

dances contradictoires, réconciliation qui ne réussira cependant pas à gommer entièrement l'ambiguïté des motifs et des comportements et qui laissera la porte ouverte à des retournements et à des repentirs ultérieurs.

Ainsi, Marcel Olscamp montre bien comment, pour magnifier le côté paternel de sa famille, Ferron a délibérément noirci le souvenir de la famille de sa mère, comme plus tard il s'acharnera contre des boucs émissaires tels Saint-Denys Garneau ou Pierre Elliott Trudeau pour dénoncer indirectement une part de l'éducation reçue à Brébeuf chez les jésuites. La figure du père elle-même n'échappera pas entièrement à ce qu'Olscamp décrit comme une entreprise de « « révisionnisme » mnémonique » (p. 398). Cette figure sera elle aussi progressivement remodelée en fonction des convictions ultérieures de l'homme mûr. De même assiste-t-on, dans l'œuvre, à de nombreuses occultations, un silence à peu près complet, par exemple, sur les années « brébeuvoises », importantes à tant d'égards, ou sur les écrits antérieurs à 1948.

Il ne fait pas de doute que l'homme Ferron, tel que nous le connaissons aujourd'hui, s'est constitué au cours de la décennie 1940, période qu'Olscamp caractérise comme « une sorte d'accélération, tant les accidents de parcours et les coups de théâtre y sont nombreux » (p. 231). C'est l'époque des études de médecine à Québec, de son premier mariage, de cette année cruciale, celle de 1945-1946, qu'il passa au contact du Canada anglais à la faveur d'un séjour dans l'armée canadienne, mais surtout de ces deux années (1946-1948) de pratique de la médecine en Gaspésie, à Rivière-Madeleine, années qualifiées par Olscamp de « seconde naissance » (p. 393), au cours desquelles la chrysalide allait devenir papillon. C'est là que, au contact du village de Gros-Morne et de sa population, Ferron effectuera sa réconciliation avec le village des « Magouas » de sa Louiseville natale, là que, sous l'influence de sa femme, il deviendra communiste tout au moins d'esprit (l'ambiguïté continue de planer sur la question de savoir s'il adhéra jamais officiellement au parti), là enfin qu'il abandonnera l'idéal quelque peu désincarné d'une littérature éthérée à la façon de son idole Valéry, en faveur d'un enracinement dans la réalité québécoise. Ce faisant, Ferron ne cédera pas pour autant au régionalisme à forte saveur nationaliste de l'abbé Groulx, sa tête de Turc de toujours (« cette vieille fille en soutane gambadant dans les "bruyères roses" et "mâchonnant des vers" » — citation, p. 176-177), mais se tournera plutôt vers un autre modèle français, Balzac : « Il faut s'entendre », écrit-il en effet à Pierre Baillargeon, le 15 novembre 1947, « car il y a régionalisme et régionalisme. Balzac et tous les grands romanciers en sont. Je suis contre les "Rapaillages", sans plus », avant de s'empresse d'ajouter, bon prince tout de même : « Non, je ne suis même pas contre les "Rapaillages" qui m'émerveillent souvent. » (p. 338) Cette détestation de l'abbé Groulx que Ferron traîna avec lui toute sa vie est d'autant plus



Abonnez-vous pour **deux ans**  
et recevez **gratuitement...**

### L'album du Théâtre du Nouveau Monde

Abondamment illustré, nourri d'entrevues et de témoignages de ceux et de celles qui ont bâti et soutenu le TNM d'hier à aujourd'hui, qui y ont joué et travaillé, *l'album du Théâtre du Nouveau Monde* retrace l'aventure passionnante d'une compagnie théâtrale et l'évolution d'une institution majeure au sein de la société québécoise.



Coordination :  
Patricia Belzil et Solange Lévesque.

ÉDITIONS JEU, 23,5 CM X 30 CM, 136 P., 250 PHOTOS.

**Oui, oui**, je désire bénéficier de l'offre exceptionnelle qui m'est réservée : un abonnement de deux ans à *JEU* (8 numéros) + *l'album du Théâtre du Nouveau Monde* pour 74 \$ seulement au lieu de 103,95 \$, **soit une économie de 29,95 \$** (avant taxes) !

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_

**J'inclus mon paiement au montant de 74 \$ + taxes = 85,11 \$**

CHÈQUE  MANDAT  VISA  MASTERCARD

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

DATE D'EXPIRATION \_\_\_\_\_

SIGNATURE \_\_\_\_\_

**PERIODICA** C.P. 444, Outremont Québec H2V 4R6

PAR TÉLÉPHONE : (514) 274-5468 ou 1-800 361-1431

PAR TÉLÉCOPIE : (514) 274-0201



LE SEUL TRIMESTRIEL DE LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC  
CONSACRÉ AUX ARTS DE LA SCÈNE

ironique que c'est en copiant pour un cours de composition française, sans que l'on s'en soit rendu compte, un passage d'*Au cap Blomidon*, vers l'âge de onze ans, au Jardin de l'enfance de Trois-Rivières, dirigé par les Filles de Jésus d'origine française, qu'il s'était retrouvé, selon ses propres mots, « affligé du don d'écrire » (citation, p. 102). Comme le fait observer Olscamp fort à propos, sa carrière littéraire débutait sur une imposture...

### Un travail remarquable

Marcel Olscamp connaît admirablement l'œuvre de Ferron, si bien que sa biographie, désireuse, comme il l'explique, de « découvrir le lieu, le moment et la cause de "l'autobiographisation" ferronienne » (p. 19) vit en symbiose constante avec elle. Il s'agissait en somme, dans un premier temps, de sortir de l'œuvre pour y revenir plus sûrement par la suite, comme cela s'impose dans le cas d'une biographie d'écrivain. Or, le pari est gagné, tout au moins en ce qui a trait à la première partie de la vie. Certes, Olscamp a eu l'avantage de travailler sur un sujet et une matière encore suffisamment rapprochés dans le temps pour avoir à sa disposition une abondante documentation faite de témoignages personnels livrés en entrevue privée par des membres de la famille ou des amis de longue date, de transcriptions d'entretiens accordés par Ferron lui-même vers la fin de sa vie (Pierre Cantin, Pierre L'Hérault), cela sans parler de l'abondante correspondance que l'on s'échangeait au sein de cette famille lettrée aux personnalités fortement accusées, les Caron-Ferron (pour réunir en un raccourci utile les deux « côtés »). Mais c'est à Olscamp que revient le mérite d'avoir su donner à cette abondante matière une « forme signifiante » qui met puissamment en lumière le parcours intellectuel du jeune Ferron en tant qu'annonciateur de l'œuvre à venir.

Pourtant, là n'était pas dans ce livre la seule ambition de l'auteur, qui aspirait également à « éclairer simultanément *de l'intérieur*, différents mouvements d'idées auxquels pouvait être exposé un jeune Québécois de bonne famille durant les années 1920 à 1950 » (p. 20 ; c'est Olscamp qui souligne). À cet égard, il faut saluer le caractère novateur et passionnant de la seconde partie de l'ouvrage où, à travers l'expérience de Ferron, c'est en réalité à une étude de la mentalité intellectuelle et sociale du collègue Jean-de-Brébeuf à la fin des années trente qu'il se livre. C'est en effet là une étude qui reste (ou restait) à faire. Car autant tous les collèges des jésuites pouvaient se ressembler à certains égards, notamment en ce qui a trait à la nature de la formation qu'ils dispensaient, autant ils différaient entre eux quant à l'atmosphère caractéristique de chaque établissement. Brébeuf n'était pas Sainte-Marie et les deux collèges montréalais, à leur tour, étaient fort différents de celui de Sudbury, comme en témoigne, par exemple, l'expérience d'un Éthier-Blais. Aussi cette partie de la biographie d'Olscamp nous laisse-t-elle espérer de grandes choses d'un prochain ouvrage annoncé en quatrième de couverture et qui devrait porter sur les intellectuels formés à Brébeuf dans l'entre-deux-guerres.

On me permettra, en terminant, de faire état d'une ombre mineure au tableau et qui concerne le style de l'auteur, que l'on voudrait souvent plus souple, plus mordant, et débarrassé aussi de nombre de tics langagiers fautifs (par exemple « *institution* d'enseignement », « *résultats académiques* », sans parler de l'usage trop souvent abusif de l'adjectif là où il faudrait plutôt un complément de nom, et de la construction « *tel que* participe passé » qui, toute répandue qu'elle soit dans l'usage, reste à proscrire dans une langue qui se veut correcte). Mais ce ne sont là que vétilles en regard d'un ouvrage par ailleurs excellent et dont on attend maintenant avec impatience la suite.



Marcel  
Olscamp